

# Quand l'intrigue intrigue...

*En situant une intrigue policière à la synagogue de Strasbourg, Annette Fern opère une révision de la réalité où les Judéo-alsaciens parlent le yiddish américano-polonais et les Alsaciens «innocents» le boche, autant de clichés d'un étrange world-ethnic noir pour la plus grande gloire d'Israël.*

*Fais ta prière, Shimon Lévy* est la dernière livraison des « Enquêtes rhénanes » — une bonne idée des éditions du Verger que ce bovarysme de commissariat à travers l'Alsace et sa variété sociale. Certaines de ces enquêtes sont maladroites, d'autres mignardes comme ce Sherlock Holmes, plus vrai que le peut-être-vrai, sur la piste lisse du *Mystère du Haut-Koenisbourg* (Jacques

Fortier). Aucune n'atteint pour l'instant le prestige du pays nantais d'il n'y a guère, lorsque le professeur de français Haycinthe Mauduit publiait *La Belle à Belle-Île* sous le nom de Michel Lerm et lorsque le professeur de français Pierre Ayraud écrivait en tandem sous le nom de Boileau-Narcejac *Celle qui n'était plus* devenue le film *Les Diaboliques* de Clouzot ou *D'entre les morts*, source du joyau de Hitchcock *Sueurs froides* (*Vertigo*).

Sacrifiant au jeu des clientèles captives par identification, Annette Fern s'est collée à l'affaire juive du filon. Théâtreuse, elle manie bien l'art du dialogue, si bien qu'à la première lecture on avale des couleuvres bien vipérines... Il ne s'agit pas de la trame. L'intrigue est certes mince, piquée au premier film parlant *Le chanteur de jazz* (1927, Alan Crosland sur un scénario d'Alfred A. Cohn d'après la nouvelle de Samson Raphaelson « The Day of Atonement » porté par ce dernier lui-même à la scène en 1925). En un mot : un bon chanteur peut-il devenir un grand chanteur ? L'infamie supplémentaire du héros s'est modernisée,

passant du cirage de la négrofication à l'homosexualité lyrique, donc sans quitter le registre du cliché.

Tout ceci serait véniel si ce n'était cette impression que l'auteure et ses personnages ont la tête ailleurs, victimes un rien robotiques d'une implacable emprise. En ceci, ce récit vaut document sur la relation des juifs alsaciens avec les autres et avec cet extérieur qui est peut-être leur dernière façon d'être eux-mêmes. Il s'agit de l'Alsace juive, pour commencer : elle n'existe pas. Il y a des juifs évoluant dans un décor alsacien, mais ils parlent l'hébreu d'Israël à la synagogue et un peu de yiddish de Pologne entre eux. On mange des *gefilte fish* (US, p. 62), pas de *g'füllte fische* (alsacien) ni même de *gefilte fische* (yiddish). Nul judéo-alsacien donc, juste une folklorisation internationale (autrement dit : étasunienne), cette uniformisation de la différence qui a vu Emmanuelle Laborit rejeter sa formation française au labial pour passer au langage des signes tout de même plus graphique...

Ainsi de l'orthographe. Il est donné un gage insistant de loyauté langagière par une gamine capable de réciter

« Le corbeau et le renard ». Mais on se heurte à *kabbale* au lieu de *cabale*, *kasher* pour *cachère*, *séfarad* pour *sépharade* ou *ashkenaz* au lieu de l'*askénaze* du bien écrire. S'agirait-il d'une touche d'exotisme reggae dans l'affirmation identitaire, comme ces canaques se revendiquant kanak ? Ou d'une world-ethnicisation à l'américaine — encore ? Même le mot *yiddish* passe à la moulinette US : au moins lui pourrait prendre, au moins en Alsace, la graphie *fiddisch*, qui est germanique et même... yiddish ! Même l'écrivain « yiddish » de référence, trois fois cité, subit cette révision : Sholem Aleykhem (p. 69) se faisait appeler Cholem Aleikhem quand il fut Genevois. Le 2 janvier 1931, dans *La Tribune juive* [de Strasbourg], Maurice Feldstein se fait poétique et français, c'est à dire magnifiquement juif, en troussant un charmant Cholem Aleïchem : « Il ne faut cependant s'imaginer que Kasserilovca de Cholem Aleïchem ne se civilise pas. [...] Nulle part, même à Paris, on ne s'est pas tant préoccupé de l'affaire Dreyfus qu'à Kasserilovca. On a lutté avec lui, on a souffert avec lui. Quand Dreyfus fut acquitté, on

s'embrassait dans les rues de Kasserilovca. »

La théâtreuse a manqué avec La Fontaine le trait d'humour et de théâtre que lui offrait Molière à citer la prose-sans-le-savoir du *Bourgeois gentilhomme* : le gars s'appelle bien Monsieur... Jourdain. Car l'obsession de ce roman est Israël dont l'Alsace juive n'est plus que le marchepied. Le crime a lieu dans une annexe de la synagogue, soulevant la question lancinante : Faut-il partir (pp. 23, 64, etc.) ? On atteint ici le premier sommet de l'œuvrette. Lorsque l'enquêteur arrive — à ses frais — en Israël pour investiguer, il est reçu par le judéo-strasbourgeois Adrien qui se met à rire : « Tu dois te demander si je suis employé par la *Sokhnout*, l'Agence juive qui s'occupe de faire venir des juifs en Israël. Non, non. Mais j'en ai assez de la propagande anti-israélienne des journaux français. Tu verras, tout se passe bien ici... tant qu'il n'y a pas d'attentat. » Et c'est ainsi que les violés deviennent des violeurs, les exterminés des exterminateurs et le Zyklon B du SodaStream — toutes proportions gardées...

Ce sommet se trouve page 164, soit  $I + 6 + 4 = II = I + I$

= 2, signifiant dans la symbolique cabalistique (kbb) : « Association / Capacité de collaboration et d'union ». Le cheminement de l'enquêteur, hors de toute légalité dans un État qui tire pour moins que ça, vire à la collection de rencontres de francophones à divers stades d'assimilation : le quadragénaire Maurice Benamran à l'Opéra explique qu'il est « né au Maroc » et que le français est sa « langue maternelle » (p. 191). Le planton Shmuel Zahav s'appelait Samuel Gold il y a vingt ans mais retourne « souvent en France » (p. 173). Eva Geller, la sauveuse des égarés du fanatisme, a soixante ans. Elle se félicite de n'avoir « pas totalement oublié le français » (p. 184) mais confond *pleurer comme une Madeleine* avec *se marrer comme une baleine*... La victime elle-même aura atteint sur ce chemin la dimension sacrificielle d'un Isaac. On peut mourir en s'appelant Shimon Lévy : le prénom américanisé, le patronyme français puisqu'il comporte un accent grave, mais l'âme israélienne : « Shimon parlait à peine le français, il est israélien, vous savez ? » (p. 20). Ainsi Fern, le nom supposé de l'auteure, ne

signifierait pas la distance, mais l'éloignement...

Reste le personnage du commissaire Schweitzer. Lui traîne tout le long du livre le fardeau de l'ignorance, dans les deux sens du mot, mépris (I) et stupidité (II), allègrement confondus. Albert Memmi, le chantre de la judéité, parlerait à son propos d'hétérophobie : « Le refus d'autrui au nom de n'importe quelle différence ». Ainsi Jean-Pierre Schweitzer ne doit pas ignorer le génie juif (ignorance I), ce qui donne cet échange improbable :

« [...] Cette voix, cette voix ! Vous avez lu Yossele solovey, Yossele le rossignol ? »

« De Sholem Aleykhem ? » fit Jean-Pierre, risquant le tout pour le tout. (p. 69)

La probabilité qu'un Français moyen connaisse cet auteur est mince, même juif. Signalons au passage que le titre français du livre est *Joséphin le Rossignol*... Mais le même Schweitzer doit ne pas savoir que la table juive ne mélange pas le lait et la viande (ignorance II). Ses questions là-dessus frisent l'ineptie du ça-fait-rien-je-vous-garde de Louis de Funès (p. 58). On mange pas

mal pourtant dans Aleïchem ! Schweitzer ignore que chez les juifs l'énergie ne tourne pas le samedi (pp. 16, 27, 49) mais son grand-père boulanger confectionnait des « bershes » (US pour *Bersche*) au pavot le vendredi (p. 61).

Quant à Madame Schweitzer, elle ajoute à son couple la troisième ignorance, celle des femmes (c'est une femme qui la décrit) : dédaigneuse du réchauffement climatique, elle n'est capable que de cuisiner à son homme de la choucroute les deux années où il se rend au Grand pardon (p. 13, « Sa femme avait préparé une choucroute, même s'il faisait encore un peu chaud pour ce plat » et p. 227, *sed perserevare diabolicum*). Sinon elle cuit, montre en main, des bredele (p. 141) ou des Käsekuchen (en boche dans le texte, pas des *kaeskueche* alsaciens, pp. 28 et 38). Leur ignorance confère aux Schweitzer le seul intérêt de se répéter des dictons alsaciens sur les juifs mais sans les comprendre — forcément, puisqu'ils ignorent. En voici la démonstration : le policier ânonne « Kae wonder ass's rajt, s'esch laubhuttenfescht » (p. 65, « Il pleut comme

un temps à fête des cabanes ») mais juste avant, il ne se rappelle le nom de cette festivité qu'en... allemand « Laubhüttenfest » (p. 60). Preuve que ça somnambule chez les ignorants porteurs-malgré-eux-du-vieux-savoir, sa femme débite peu après, venu des âges aussi : « Et soudain, elle se souvint d'un dicton que disait son grand-père viticulteur : "*Kae wonder ass's rajt, s'esch laubhüttenfescht*" » (p. 76) !

Le grotesque confine à l'insulte lorsque l'auteure fait le commissaire se demander, humant le sapin des cabanes : « Les juifs fêtent Noël en septembre ? » (p. 35). Le pire antisémite saurait, à sa sordide façon, que Jésus ne peut être fêté par ses « déicides »...

Car Jean-Pierre Schweitzer, par son nom comme par son village Uhrwiller, est protestant et connaît forcément le mode d'emploi. Sa génération a lu les livres des Juges comme première initiation à la vie, en même temps que les soutiens-gorge du catalogue Manufrance. Il s'est peut-être aussi demandé comment les dames à perruque tuent la colombe blanche le septième jour après leurs règles. Mais l'ami judéo-

strasbourgeois du commissaire ne semble pas trop faire la différence entre les gentils. Ce lyricomane averti loue la beauté des chants de la synagogue en mélangeant leur contraire, la musique sacrée et la musique spirituelle, la musique protestante et la musique catholique : « Nos chants sont beaucoup plus beaux. Que voulez-vous nous n'avons pas de Bach, pas de Mozart, pas de Pergolèse, pas de Vivaldi. » (p. 95). Tous les nègres se ressemblent...

Pourtant, Schweitzer se demande à la fin de l'histoire s'il ne va pas se « convertir au judaïsme » (p.228), ce qu'il a déjà d'ailleurs déjà esquissé au plus fort d'une crise d'ubiquité : « Schweitzer [...] un dimanche invita Jean-Pierre [...] à la "Fabrique à miam", un restaurant kasher (sic) » (p. 141). Inconscience du personnage, inconscient de l'auteure ?

Revient alors la terrible page 164, aussi mortifère que le chapitre XV de la Genèse, et ici elle va encore plus loin dans le nié et le niais. Lorsqu'il reçoit ce pauvre goy à Tel-Aviv, l'ami judéo-alsaco-israélisant s'enthousiasme encore : « Ici, toutes les religions sont représentées :

judaïsme, catholicisme, orthodoxie, islam, etc. [...] Tu connais un autre pays comme ça ? » Pas de protestantisme. C'est rude pour la confession qui eut une guerre honorable et ouvrit les camps, qui domine le monde et soutient à bout de bras le fantasme israélien. Sans remonter aux vieilles lunes de la Saint-Barth et de la Révocation. Il est possible que, pour certains, la souffrance des autres soit un détail de l'histoire juive...

Freddy Grossgosch